

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Carême, politique, bronchite... voilà les maux dont nous souffrons aujourd'hui. Le premier se guérit à l'aide d'un régime léger, par l'abstinence de plaisirs bruyants et la patience; le second se traite par la confiance en l'avenir; quant au troisième, il suffit ordinairement, pour s'en débarrasser, de garder la chambre et de boire chaud. Peut-être n'aurions-nous rien dit de cette situation, si les modes ne semblaient en souffrir un peu, et si les femmes n'étaient là pour apporter le remède.

Lorsqu'une femme est adroite, le Carême passe presque inaperçu pour son entourage et ses amis. Pour les uns, le menu des repas est si bien soigné que « la sauce fait manger le poisson, » comme on dit vulgairement; pour les autres, les fêtes de nuit sont remplacées par des matinées: au lieu de danser, on fait de la musique ou l'on joue la comédie. De cette façon, personne n'y perd rien.

Jusqu'à un certain point une femme peut atténuer les effets de la politique quand ils sont mauvais: sa douce influence réagit sur les trembleurs, encourage les timides, relève les courages abattus. Elle prohibe de son salon toute discussion politique ou religieuse. Enfin, elle peut encore combattre la politique par la toilette; car la beauté et la grâce sont des arguments irrésistibles.

Le CHAPEAU est, en fait de modes, la question capitale du moment; les coiffures d'hiver ont fini leur carrière, une personne élégante n'en veut plus. On adopte maintenant le chapeau de demi-saison, lequel s'établit en étoffe assortie à la toilette, en soie noire et dentelle blanche, ou en gaze neigeuse, délicieux tissu laine et soie, vaporeux comme un nuage. On porte encore quelques feutres avec fond mou et bavolet en étoffe. Mais, dans tous les cas, c'est la capote qui l'emporte sur toutes les formes, sans doute à cause de la variété infinie avec laquelle chaque modiste l'interprète selon sa fantaisie.

On nous saura gré de signaler quelques types, que nous avons recueillis çà et là et qui édifieront nos lectrices sur les caprices de la mode. Il en est un, par exemple, qui a tout à fait grand air: c'est une capote en gaze neigeuse de couleur crème; la passe est inclinée, à gros plis renversés sur le côté, avec tour de tête en dentelle crème coquillée et boutons de roses rouges. Le fond est mou et le bavolet ruché; puis, moitié sur l'un, moitié

sur l'autre, est posé un coquillé de dentelle avec des roses rouges tombantes. Une barbe *Rachel* en dentelle crème complète la coiffure; drapée à l'antique sous le menton, elle s'arrondit sur la poitrine, et les extrémités en sont fixées de chaque côté du chapeau.

Un autre modèle nous a particulièrement plu; c'est un chapeau *Baby* en surah broché noir: fond mou, passe ruchée, avec ondulation de valenciennes sur les bords. Comme garniture, un coquillé de valenciennes et une botte de narcisses sur le sommet, dépassant le bord inférieur derrière. De ce point partent des barbes de valenciennes que l'on croise sous le catogan pour les ramener de façon à former un nœud devant.

Citons encore un chapeau de paille tout à jour, que l'on couvre de fleurs et qui présente l'aspect d'une vraie corbeille de Flore. Le dessous est garni de ruban disposé en nœud alsacien sur le devant et qui forme derrière un nœud catogan.



P. N° 305. — TOILETTE D'APPARTEMENT.

La première communion forme actuellement la grande préoccupation de toutes les LINGÈRES, et comme il est d'usage, pour ce grand jour, d'habiller l'enfant à neuf de la tête aux pieds, c'est une grosse question de lingerie à traiter. En principe, la plus grande simplicité doit régner dans ce genre de toilette; les enfants ne doivent éclipser personne ce jour-là. A part le linge de dessous (pantalons, petits corsages, jupons) qui peut être garni de petites valenciennes suivant les habitudes d'élégance de la famille, la robe est unie. Corsage à la vierge; jupon



à petite traîne terminée par un large ourlet; ruchés en crêpe lisse ou tulle de Bruxelles au cou et aux poignets; ceinture ronde sans bouts pendants, fermée sous un chou, bonnet de tulle ruché; long voile de mousseline pareille à celle de la robe et simplement ourlé. Pas un bijou; un sac genre « ridicule » pendu au bras par un ruban ou une cordelière et dans lequel se trouvent une petite bourre blanche, un chapelet blanc et le mouchoir. Comme chaussure, le coustil est préférable.

Il nous faut bien parler du regain de faveur qui se manifeste en ce moment pour la robe princesse, dont le succès était pourtant bien affirmé. Aujourd'hui, ce sont les retardataires qui acceptent cette gracieuse forme; de là la recrudescence indiquée. Cette robe fait toujours sensation lorsqu'elle est bien interprétée. Mais aux réunions du soir, elle trouve autant de partisans que de détracteurs; pour notre goût, nous la préférons appliquée aux toilettes de jour et aux étoffes lourdes. Une jeune mondaine s'est fait beaucoup remarquer dernièrement dans le costume que voici. Robe princesse en faille crème, à longue, très-longue traîne, formée par un pli Watteau dissimulé au-dessous de la taille; corsage décolleté et pas de manche. Puis une incommensurable guirlande de franges de violettes, partant d'une grosse touffe sur l'épaule pour entourer du haut en

bas cette toilette (comme une devise de mirliton) et se terminer au bas de la traîne par une botte de mêmes fleurs.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description de la gravure coloriée n° 1308 C.

**TOILETTES DE VILLÉGIATURE.** — 1. Costume en cachemire crème et faille havane. — Jupón à traîne, entouré de trois volants plissés très fin. — Tunique très-longue, ornée d'un liséré havane, drapée d'une part jusqu'au milieu derrière; l'autre partie est également drapée, mais sur le côté, avec coquillé rajouté à cet endroit; le milieu tombe en pointe derrière. — Cuirasse bordée d'un biais de faille, avec col assorti et nœud de ruban sur la basque. Le bas des manches est garni de lisérés et de plissés de faille avec nœuds sur le dessus.

2. Costume en cachemire et faille vert bouteille. — Jupón à traîne, composé derrière d'un large pli quadruple dont le dessus est couvert de boutons assortis. Un nœud de large ruban soulève le pli en pouff. Le devant du jupon est formé de trois tabliers superposés, faits de plis remontants (5 pour le premier, 4 pour le second et 3 pour le dernier en haut); chacun d'eux est encadré de plissés en faille. — Petit habit ayant un seul pan derrière, de la largeur du quadruple pli; des boutons semblables à ceux du jupon ornent tout le dos et la basque du corsage. Même garniture sur le dessus des manches et plissés au bas de celles-ci ainsi que dans le haut du corsage. — Chapeau de crin noir garni de galon natté noir maintenu sur le côté par des boucles de nacre et disposé en bouclettes sur le sommet du chapeau. Plume verte en saule pleureur partant de côté pour retomber derrière. Bandeau de turquoise cardinal.

(Voir la description des autres gravures à la page 155).

## MODES ET LINGERIE

1. TOILETTE D'APPARTEMENT (P. N° 305, page 145). — Robe prin-



2. Parure en toile.

cesse en sicilienne grise, taillée avec sept coutures derrière; ces coutures s'ouvrent à partir de la taille, et un plissé de faille marron s'y ajoute en soufflet-éventail jusqu'en bas. Poche marron garnie de frange, posée sur le côté; de ce point partent des cordelières de soie assortie, à glands pendants, qui vont se fixer au milieu derrière et reviennent se perdre à l'épaule. Un jockey de frange filet orne le haut des manches.

2. Col paysan et sous-manche en toile blanche, entourés d'un dentelé à jour. Cravate de fantaisie.

3. Bonnet du matin en mansouk; large fond mou entouré de barbes en broderie anglaise, croisées derrière où elles retombent. Ruban rayé bleu et blanc et coques de velours noir.



3 Bonnet du matin.

4. Capote (chapeau de cérémonie) en velours épinglé de nuance crème. — Fond mou garni d'une plume tournante de même nuance. Bavolet de dentelle crème. Diadème en dentelle ruchée et coquillée, garni d'une guirlande de muguet mélangé de roses, et barbes en dentelle de même nuance que le bavolet.





A. Leroy, imp. r. des Mathurins, 66.

J. David

1308

M. Goubaud, Filz Rd. Paris

# LE MONITEUR DE LA MODE

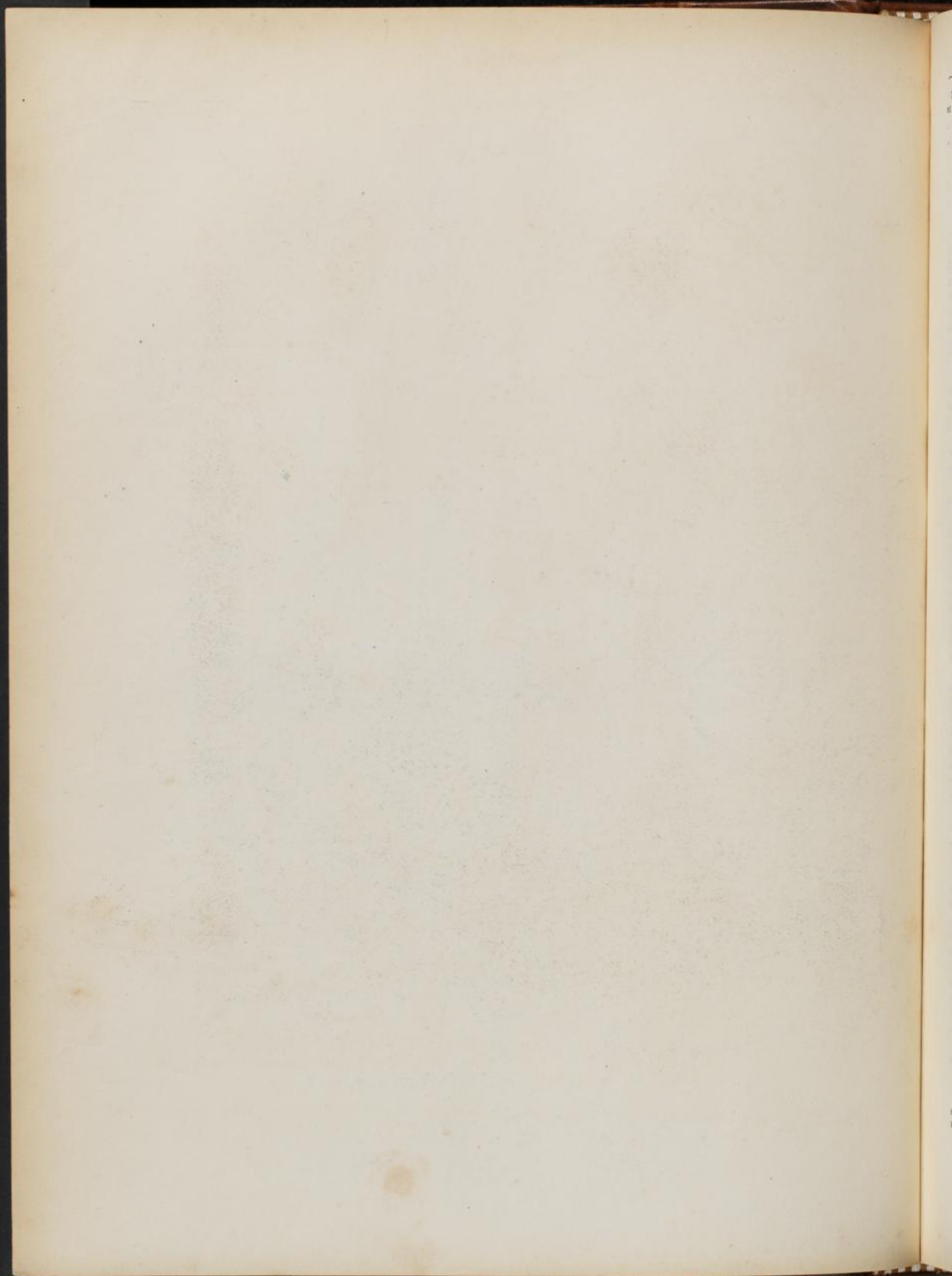
Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffures de M<sup>lle</sup> Marie Bataillon, rue Chéreseul, 5.

Machines à coudre H. Seeling, 13, Sébastopol, 70, et 2, N<sup>o</sup> des Petits Champs, 97.

Ceinture Régente de M<sup>mes</sup> De Vertus Sœurs, Rue Aubert, 12.

Entered at Stationer's Hall.





5. Fichu *Lamballe* en crêpe lisse blanc, entouré de valenciennes, drapé et croisé devant.



4. Chapeau de cérémonie.

3. Chapeau *Postillon* en crin noir. Large ruban cardinal entourant la



5. Fichu *Lamballe*.

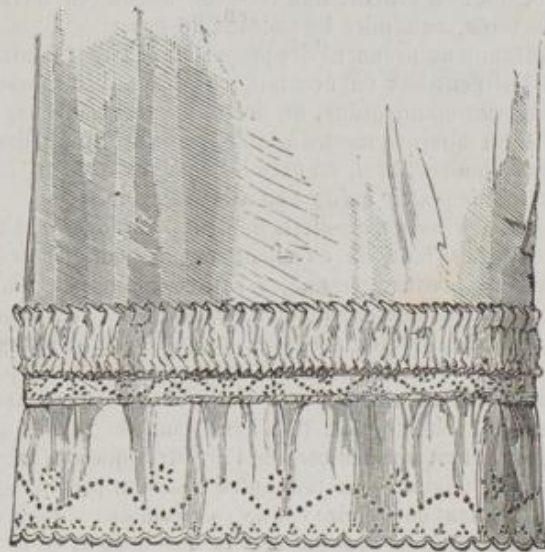
calotte et formant des coques sous la passe derrière. Plume grise fixée par une rose thé sur le sommet.

7. Bas de jupon en percale fine, ainsi composé : un haut volant en broderie anglaise et plumetis avec bord festonné; un entre-deux répétant



6. Chapeau *Postillon*.

le motif du volant, mais en petit, et formant tête au volant brodé; au-



7. Bas de jupon.

dessus de l'entre-deux, un volant plissé à la vieille. Ce bas de jupon est fait en vue d'une toilette habillée.



## CHRONIQUE MONDAINE

Le carême se fait sentir le moins qu'il peut, cette année, et il semble même qu'il n'ait fallu que l'arrivée du temps de pénitence pour décider le monde à s'égayer, — sans doute, d'après la loi qui veut que les extrêmes se touchent. Chacun s'est hâté d'avoir les violons avant que la venue des jours saints ne les oblige au silence. Dans certains quartiers élégants du nouveau Paris, au boulevard Haussmann, au boulevard Malesherbes, on a compté jusqu'à trois soirées par nuit dans la même maison : les invités se trompaient d'étage, les rafraîchissements d'office, les orchestres se fondaient, et le tout formait un méli-mélo comique, un charivari fort amusant.

D'abord, c'étaient la finance et le haut commerce qui tenaient la corde de l'hospitalité : puis le faubourg Saint-Germain a ouvert la porte de ses salons et commencé ses réceptions. Il ne donnera guère à danser qu'après Pâques et prélude à ses bals par des dîners de haut goût. Partout on dresse la nappe et on lutte de menus : chez la comtesse de Moustier, chez la duchesse d'Uzès, chez la comtesse de Chabot, chez la duchesse de Galiera, chez la duchesse Decaze, que sais-je encore ? C'est un véritable concours gastronomique.

A son dernier dîner, la femme du ministre des Affaires étrangères portait une robe de satin bleu de Chine, avec tablier frangé d'argent. Dans les cheveux, un bouquet de plumes bleues, retenues par des diamants.

On parle beaucoup, dans le monde, de l'inauguration prochaine des salons de la baronne de Courval, née princesse Bibesco. La baronne vient de terminer, rue de Grenelle, une des installations les plus grandioses, les plus fastueusement élégantes qui soient à Paris. D'autre part, le très-prochain mariage de Mlle Bettina de Rothschild avec son cousin, le baron Léopold de Rothschild de Vienne, était le sujet de toutes les conversations féminines. Les deuils qui ont frappé, dans ces derniers temps, la famille Rothschild avaient retardé jusqu'ici la célébration de cette union qui amène, tant pour la corbeille et le trousseau de la mariée que pour la toilette de celles qui assisteront à la cérémonie, un mouvement d'élégance et de luxe qui fait sensation sur la place de Paris.

Les réceptions de jour, pour cause matrimoniale, sont de plus en plus à la mode. Elles servent aux expositions de corbeille; et, tout en avalant une tasse de thé ou en buvant un verre de xérès, on admire les cadeaux de nocces.

Ces exhibitions prennent des proportions extraordinaires. On dispose les dentelles en éventail, on drape les robes et les châles sur des mannequins, on dresse les services d'argenterie comme si on allait se mettre à table, on ouvre aux belles pages les livres d'heures; bref, on pare les cadeaux avec un soin qui montre tout le plaisir qu'on a eu à les recevoir.

Les jeunes filles, en cueillette de fleurs d'oranger, ont trouvé, avec ces expositions, un excellent moyen pour forcer les fils d'Adam, qui prennent femme, à resserrer un peu moins les cordons de leur bourse, sous prétexte de misère des temps.

On a vendu, l'autre semaine, la collection d'autographes laissée par M. Paul Foucher. A cette vente assistait, poussant aux enchères, un amateur qui forme, depuis longtemps déjà, une curieuse bibliothèque. Il n'admet sur ses rayons que des ouvrages portant une dédicace de l'auteur à quelque empereur, roi, prince, ministre, ou tout autre très-haut personnage.

Or, le piquant de l'affaire est de voir combien le temps arrive à métamorphoser le plus souvent le dévouement et le respect des auteurs de dédicaces. Une petite notice, ajoutée par notre collectionneur sur un feuillet accolé à la dédicace, constate ces variations le plus curieusement du monde.

L'idée de cette étrange et souvent compromettante collection vint à notre amateur en 1848. A cette époque, des milliers de volumes appartenant au roi Louis-Philippe, aux princes, à des puissants renversés, furent jetés aux quatre vents du ciel. La bourrasque souffla sur plusieurs royaumes et partout il y eut épave. Notre homme chercha, acheta, fit des échanges. Sa razzia la plus précieuse fut la vente de la bibliothèque de Neuilly. Il eut alors plus de mille volumes à dédicaces pour un milliers d'écus.

Notre bibliomane compte, dans cette collection d'autographes, des curiosités inappréciables, des monuments étranges de flatterie, de bassesse et d'imprévoyance. Mais sa recherche élargit aujourd'hui le cadre, et des modernes, ou plutôt des vivants, il remonte en ce moment au siècle dernier; déjà il a pu réunir plus de deux cents volumes dédiés par des académiciens, des poètes, des évêques, des savants, des voyageurs, aux rois Louis XIV et Louis XV, aux ministres de ces rois, bon nombre à Louvois, quelques-uns à Louis XVI et plus de cinquante à l'empereur Napoléon.

L'Institut d'alors y figure et aussi la diplomatie : tout cela est excessivement curieux et instructif. La biographie d'une foule de gens aurait à puiser, dans cette bibliothèque, des détails inconnus.

Un exemplaire très-singulier est celui de *Paul et Virginie*, offert par un parent de Bernardin de Saint-Pierre au roi Joseph d'Espagne, lequel envoya un tableau en échange à l'auteur.

A propos d'originalité, en voici une dont l'excentricité mérite qu'on s'y arrête.

Un gentleman campagnard, qui habite une ville voisine de la capitale, adore les petits oiseaux à la brochette ou à la casserolle. Sans doute, les ortolans et les bec-figues lui plaisent par-dessus tout, mais il y a un proverbe qui assure que faute de grives on prend des merles, de sorte que notre gourmet se régale fort bien de toute la petite gent emplumée qui sautille d'arbre en arbre. Malheureusement pour lui, il y a de longs mois, comme ceux que nous traversons à présent, où la loi prohibe chasse et traquenards. Comment alors satisfaire sa passion, je veux dire son appétit ? C'est ce qu'on va savoir.

Dans un champ contigu à son jardin, sur un point à l'entour duquel croissent follement les acacias issus des graines volantes et les sureaux au fade parfum, passe, à trois ou quatre mètres de haut, une sorte de fils électriques allant de Paris vers le Nord. Notre campagnard doublé de gourmand avait remarqué que les graines rouges des sorbiers de la partie voisine de son jardin attiraient par nuées les oiseaux pillards qui, leur bec repu, faisaient des haltes imprudentes sur les fils de l'État, et disparaissaient brusquement ailleurs que dans les airs.

Que se passait-il donc ? Il passait une dépêche !.... Or, à chaque dépêche, c'était un frémissement électrique qui foudroyait, ou étourdissait tout au moins, l'oiseau imprudemment posé sur le fil et lui faisait lâcher patte !

Ceci bien observé, notre amateur de gibier nettoya l'espace renfermé dans la haie de sureaux et d'acacias, et y sema le grain préféré des volatiles, droit sous le passage des fils. Personne n'ignore que les oiseaux se renseignent amicalement sur les bons endroits de réfection. Seulement, peu avisés en physique, ils ne peuvent comprendre le danger des fils électriques, et autant d'arrivants repus sur le perfide réseau, autant de foudroyés par le passage des dépêches. Il tombent dans le champ semé d'un froment trompeur. On les ramasse par douzaines tous les jours. Notre amateur se régale et fait des cadeaux à ses voisins.

Tel est le stratagème qu'il emploie pour éluder la loi sur la chasse et satisfaire son appétit.

BACHAUMONT.



## TOILETTES DE CAREME

Le carême est le temps des pratiques édifiantes et des sermons de charité. Le droit de présenter la bourse de velours aux fidèles et aux curieux qui se pressent dans nos églises, les jours où la chaire doit être occupée par un prédicateur en faveur, est excessivement envié, et, pour obtenir ce droit, il faut au moins autant de démarches et de sollicitations que, dans le siècle dernier, pour obtenir une présentation à la cour.

La mode ne perd pas non plus à ces exercices pieux. Le sermon a ses toilettes spéciales, tout comme l'Opéra ou le steeple-chase.

La simplicité est de rigueur en pareil cas : pas de soie, pas de volants, pas de jais ni de passementerie. De la laine, rien que de la laine, comme au couvent.

Les robes courtes sont bannies : rien n'est plus laid pour se mettre à genoux.

A l'église, il faut les longs plis de la jupe, les draperies sévères du costume. Les robes se font unies, la jupe plissée en *abbesse* et garnie de biais. Le corsage est lacé par devant ou derrière à volonté, et ouvert en carré sur la poitrine, avec guimpe en crêpe de Chine ou de soie de la même nuance que la robe. Lacet aussi aux manches et dont le nœud, avec aiguillette, forme garniture aux poignets. Pour manteau, une sorte d'écharpe, de même étoffe que la robe ou en drap d'Ecosse, qu'on jette sans prétention haut sur les épaules.

Le chapeau fermé, à léger tour-de-tête de tulle ou de gaze blanche, vient compléter la toilette.

Il y a des étoffes d'élection pour ces costumes de carême : la bure d'Irlande, entre autres, est très-appréciée. On en fait, de la façon que nous venons de dire, des robes charmantes.

On peut bien faire pénitence sans se présenter pour cela « à faire peur » dans la maison du Seigneur ! Voilà pourquoi nous avons suivi, pour l'édification de nos lectrices, les jupes au sermon.

L. S.

## UNE FILLE DES MYSES

Mme Louise Colet, qui vient de mourir presque à la même heure que Mme la comtesse d'Agout, mérite d'être comptée parmi les lyriques de ce temps. Elle avait reçu pour la poésie des dons très-remarquables et très-singuliers, qui lui assuraient une place à part ; et tandis que d'autres femmes illustres chantaient, avec un lointain ressouvenir de la grande Sapho, les amertumes de la vie, les déceptions de l'amour, les tristesses de la jeunesse qui s'envole, le mensonge du fruit vermeil qui sur nos lèvres se dessèche et devient cendres, Mme Louise Colet était née pour célébrer naturellement l'orgueil de la jeunesse, le bonheur de vivre, l'ivresse du triomphe. Elle embrassait éperduement la nature, charmée par les forêts, par la lumière, par le ruissellement des eaux, par la splendeur des fleurs, et elle possédait, par une admirable exception, cette qualité première de toute robuste poésie : la joie ; c'est ce qui la distingue, et chez elle tranche nettement avec ces célèbres émules. En effet, chez les femmes, presque toujours, l'ode est un cri de désir et de regret jeté vers les paradis infranchissables, vers les bonheurs dont elles sont exilées, vers les visions qui se sont enfuies, et lorsqu'elles chantent, c'est en posant une main frémissante sur leur cœur brisé et saignant.

Au contraire, Mme Louise Colet était armée du talisman suprême. Souverainement belle, avec une tête imposante et char-

mante, coiffée de longues boucles d'or, réfléchant le ciel dans de douces et fières prunelles, enchantant les regards par la vive pourpre de ses lèvres en fleur, reine par son cou superbe et par ses blanches mains au ongles de rose, elle était à la fois poète et sujet pour la poésie ; elle se sentait protégée par l'armure de diamant, investie de la force suprême ; elle tenait dans ses doigts de lys la puissante quenouille d'Omphale, victorieuse de la massue et de l'arc d'airain. C'est pourquoi elle a eu toutes les ardeurs et toutes les énergies du vrai poète.

Enfin, Mme Louise Colet est peut-être la seule femme moderne qui, en dehors d'elle-même et de sa propre vie, ait su trouver et concevoir des sujets de créations poétiques. Je ne sais rien de plus net, de plus lumineux, de plus sincèrement hardi que cette description de la statue d'Athénè dans le poème intitulé *l'Acropole d'Athènes* :

Entrons dans la chambre sacrée ;  
Elle est là sur son piédestal ;  
A sa belle tête inspirée  
Brille le cimier triomphal ;  
Sa bouche est souriante et fière,  
Son nez droit, son front sérieux ;  
Deux grands saphirs sous sa paupière  
Simulent l'azur de ses yeux.

Sous son casque, sa chevelure  
Vers le cou va se ramassant ;  
Sur sa taille superbe et pure  
En longs plis sa robe descend ;  
Une de ses mains tient la lance,  
L'autre la Victoire ; à ses pieds  
Git son bouclier d'or, immense,  
Où les Géants sont châtiés.

Sa chaussure, pour broderies,  
A des monstres domptés ou morts.  
L'ivoire, l'or, les pierreries,  
Les perles, recouvrent son corps ;  
Sur la beauté de la matière  
L'idéal jette son rayon,  
Et Pallas dans son sanctuaire  
Devient l'âme du Parthénon !

Après George Sand, avant toutes autres femmes poètes, à côté de Desbordes-Valmore aux accents douloureux et tragiques, Mme Louise Colet a tenu sa place enviée et justement conquise, et il me semble que sa tombe mérite une branche, si mince et frêle qu'elle soit, du divin laurier.

Théodore DE BANVILLE.

## THÉÂTRES

GYMNASÉ. — Voilà un théâtre qui se distingue heureusement des autres en multipliant les changements d'affiche. La pièce du jour est une comédie de MM. Delacour et Hennequin, *l'Oncle aux espérances*, qui, sans être bien neuve, n'en est pas moins amusante. MM. Landrol, Achard et Mlle Legault ont eu les honneurs de la première soirée.

AMBIGU. — Reprise du *Courrier de Lyon*, avec Paulin-Ménier dans le rôle de Chopart et un débutant, M. Bilher, dans celui de Dubosc. Malheureusement, en dehors de ces deux personnages, l'interorétation du vieux drame qui fit tant courir la foule laisse beaucoup à désirer.

THÉÂTRE-DES-ARTS. — Autre reprise : *le Coual Saint-Martin*, vieux mélodrame de la Gaité, joué presque comme il y a trente ans.

HOP-FROG.











## LA MOURRE

(NOUVELLE.)

Dans les derniers jours du mois de décembre 1862, deux bersagliers de l'armée du roi Victor-Emmanuel, deux *honnêtes Piémontais*, comme les habitants du Piémont ont la modeste habitude de se qualifier entre eux, arrivèrent à Ivree par le chemin de fer de Turin, où ils avaient reçu, la veille, leur congé définitif.

L'un se nommait Ercole Zaffirini, l'autre Leandro Bertinazzi. Tous deux étaient natifs du bourg de Chivasso, situé entre Ivree et Turin, qui en est distant de trois lieues au sud; mais, au lieu de s'arrêter à Chivasso, ils avait poussé jusqu'à Ivree, pour y revoir l'ancien vivandier de leur bataillon, un certain Amilcare Fanfuglia, homme de cœur et de ressource, dont la cordialité ne s'était jamais démentie à leur égard, quand ils n'avaient pas eu, le matin, de quoi se payer la goutte, et qui, après avoir réalisé un assez joli pécule dans les deux campagnes de Crimée et d'Italie, s'était établi à Ivree, avec sa femme, la signora Franceschina, pour y continuer son commerce de pâtisseries et de liqueurs, aux environs de la gare du chemin de fer.

La signora Franceschina n'avait pas eu le bonheur de devenir mère, et le signor Fanfuglia, désireux de l'en consoler, s'était décidé tout récemment à adopter une des nièces de sa femme, la gentille Barbaretta, petite brune au teint mat et chaud, aux yeux noirs fort éveillés et fort mutins.

Les deux bersagliers ignoraient cette circonstance. Aussi ne furent-ils pas médiocrement étonnés, en entrant dans la boutique de Fanfuglia, de trouver installée au comptoir, entre deux rangées de flacons et de verres à liqueur, cette aimable enfant qu'ils ne connaissaient pas.

— Ce n'est donc pas ici que demeure le signor Fanfuglia? demanda Ercole Zaffirini.

— Avec sa femme Franceschina? poursuivit Leandro Bertinazzi.

— Pardon! répondit Barbaretta, vous ne vous trompez pas, messieurs, c'est ici.

— Eh bien! nous sommes deux soldats du bataillon où il était vivandier, reprit Zaffirini.

— Nous venons à Ivree pour le voir, nous serions heureux de lui parler, conclut Bertinazzi.

Fanfuglia, occupé en ce moment dans la cuisine, accourut aux éclats sonores de ces deux voix, dont le timbre n'était point sorti de sa mémoire. Franceschina le suivit de près, et, remarquant que son mari gratifiait les deux soldats d'une affectueuse poignée de main, pensa que ce serait poli à elle de leur tendre sa joue à baiser, afin qu'on ne l'accusât pas de montrer moins de prévenance.

— *Basta!* dit à part lui Zaffirini, tout en troussant sa moustache et tandis qu'il guignait Barbaretta du coin de l'œil, j'eusse mieux aimé l'autre.

— Et moi donc! lui coula dans l'oreille Bertinazzi sur le même ton, pour que la signora ne pût l'entendre.

Ils s'exécutèrent, d'ailleurs, l'un et l'autre, de très-bonne grâce. Un frisson soudain les avait pâlis. Leur prunelle de chat s'était allumée. Franceschina, s'en attribuant le mérite, leur fit à chacun une de ses plus gracieuses révérences.

— Camarades, je vous retiens ce soir à diner, dit alors Fanfuglia; venez donc voir l'appétissante *pajolata* (chaudronnée) de riz à la milanaise que j'étais en train de confectionner avec ma femme.

— Oui, dit Franceschina; mais ensuite tu leur serviras, en attendant le diner, quelques rafraîchissements dans le petit lon contigu à la boutique, afin que, tout en leur tenant com-

pagnie, tu puisses surveiller l'entrée des chalands, car Barbaretta est encore bien étourdie.

— Leandro, dit Zaffirini à Bertinazzi, savais-tu qu'Amilcare eût une fille?

— Non, répondit Bertinazzi, pas plus que toi.

— Ce n'est point ma fille, c'est une nièce de ma femme, dit Fanfuglia; mais je la chéris tout autant, et le jour où elle épousera quelque brave garçon qui vous ressemble, je mettrai dans sa main une bonne dot.

— Ah! elle s'appelle Barbaretta, murmura Bertinazzi d'une voix presque tremblante d'émotion.

— Joli nom! dit Zaffirini, je n'en pourrais imaginer d'autre qui me plût davantage.

— Moins que la dot pourtant, répliqua Bertinazzi, dont la voix agressive eut une inflexion d'impertinente raillerie.

— J'aime donc bien l'argent, moi? s'écria Zaffirini, prêt à se fâcher.

Mais Fanfuglia intervint paternellement, afin de couper court à la querelle:

— Allons! allons! mauvaises têtes! C'est donc toujours comme sous le drapeau? Vous étiez inséparables dans la chambre, à la cantine, à la promenade, et l'on vous entendait sans cesse disputer; à moins que ce ne fût comme à San-Martino, où chacun de vous tâchait d'embourser fraternellement quelque balle pour le compte de l'autre, puisqu'il était impossible de se la partager. Est-ce que, par hasard, vous auriez encore votre couteau dans sa gaine au fond de votre poche?

— Pardieu! dit Bertinazzi, en exhibant avec une sorte d'orgueil ironique et triomphant un long couteau dont le ressort articulait et fixait la lame tranchante et aigüe sur le rebord supérieur du manche.

Un geste de dépit échappa à Zaffirini.

— J'ai perdu le mien! grommela-t-il d'un air sombre.

— Assez causé de cela! reprit amicalement Fanfuglia; passez dans le salon. Ma femme n'a pas besoin qu'on la complimente sur la façon dont elle apprête son riz à la milanaise. Soyez tranquilles! le parmesan n'y manquera pas; vous m'en direz des nouvelles à diner.

La porte du salon était ouverte. Les deux soldats se dirigèrent vers une table située en face du comptoir, derrière lequel trônait Barbaretta sur un tabouret de velours rouge à clous dorés, juste au point d'intersection où son charmant visage rayonnait encadré dans la lumière des deux fenêtres du magasin. Mais, à peine entrés, le choix de la place faillit être l'occasion d'un nouveau conflit de paroles, prélude obligé des voies de fait.

— Pourquoi te campes-tu derrière cette table? dit Zaffirini à Bertinazzi.

— Parce que j'ai été plus lesté que toi, ce me semble.

— Oui, en me brûlant la politesse, riposta aigrement Zaffirini.

— Est-ce que je n'ai pas le droit de me reposer au lieu qui me convient?

— Qui te convient pour reluquer plus à l'aise la petite, tandis que je lui tournerai le dos!

— Tu es bien quinteux, Zaffirini!

— Si je n'avais pas perdu mon couteau...

Mais Bertinazzi, pour le narguer, se mit à siffloter en regardant tout droit devant lui.

Fanfuglia, qui ne les avait quittés un instant que pour les rejoindre aussitôt, arrivait heureusement avec deux bouteilles d'excellent vin blanc d'Asti, une sous chacun de ses bras, trois verres réunis entre les cinq doigts de sa main droite, et une corbeille de gâteaux secs dans la main gauche. Il devina d'un coup d'œil le sujet de la bouderie et dit à Zaffirini d'un ton jovial:



— Va donc t'asseoir à côté de Bertinazzi, puisque tu en meurs d'envie; n'y a-t-il point d'autres sièges aux autres tables? Laisse-moi le tien.

Zaffirini ne se le fit pas dire deux fois; il poussa brusquement une chaise en retour de celle de Bertinazzi, et s'assit à six pas de lui, presque dans l'embrasure de la fenêtre qui éclairait le salon.

Fanfuglia venait de déboucher les deux bouteilles. Les trois verres furent immédiatement remplis.

— A votre santé, camarades!

— A la santé de Barbaretta! dit Bertinazzi.

Zaffirini fronça le sourcil.

— Soit! dit Fanfuglia, mais à condition que vous choquerez vos deux verres avant de boire.

Les deux soldats obéirent, quoique en rechignant un peu, puis, après avoir bu, s'essuyèrent la moustache et échangèrent un sourire assez équivoque.

— Ercole, demanda tout à coup Bertinazzi, combien espères-tu que te laissera ton père par contrat, le jour de tes noces?

— Quatre mille *lire*, répondit Zaffirini.

— J'en aurai six! prononça victorieusement Bertinazzi.

— Toi? toi? Tu surfais au moins de moitié; nous sommes voisins à Chivasso, et je sais ce que peuvent tes parents, comme les miens.

— Pourquoi n'affirmes-tu pas tout de suite que je mens? gronda Bertinazzi, blême de colère.

— Holà! la paix! dit Fanfuglia; ce n'est point la dot qui règlera l'affaire. Ma femme et moi, nous prétendons que Barbaretta n'appartienne qu'à l'amoureux qui aura la chance de lui plaire.

— Bien parlé! tu vois, mon pauvre Ercole! ricana Bertinazzi.

— Qu'est-ce donc que je vois, riche Leandro?

— Que mes six mille *lire* n'y feront pas plus que tes quatre mille.

— Et que tu te flattes de plaire à Barbaretta mieux que moi? Ose donc t'en vanter?

— Ça se pourrait bien.

— Comment l'entends-tu?

— Comme il faut l'entendre. Nous sommes du même âge tous les deux, et assez proprement bâtis, sans vanité. Mais enfin je n'ai pas, moi, cette cicatrice au cou, qui, si glorieuse qu'elle te paraisse, ne t'embellit guère, mon pauvre ami, je t'en prévins.

— Et c'est toi qui me la reproche? repartit Zaffirini d'un ton amer; mauvais chien! cette cicatrice, c'est le trou d'une balle qui n'était point à mon adresse et que j'ai attrapée pour te défendre.

Bertinazzi pâlit affreusement. Son orgueil s'était révolté. Mais la lutte fut courte. Il tendit la main à Zaffirini et lui dit avec autant de douceur que pouvait en comporter le tremblement nerveux de sa voix:

— C'est vrai, Ercole; je te dois même la vie. Tu me rendras pourtant cette justice, que j'en aurais fait autant à ta place.

— Est-ce que j'en doute? répondit Zaffirini.

— Prends donc ma main.

— Non... pas avant que tu m'aies embrassé.

Bertinazzi se jeta dans les bras de son camarade, et celui-ci lui serra vigoureusement la main.

— De par tous les diables, quels singuliers garçons vous êtes! dit Fanfuglia; il vous serait impossible de vivre l'un sans l'autre, et pour un rien, vous vous hachiez à coups de couteau. Or ça, qu'on m'écoute. Je suis clair. Qu'on ne m'oblige point à ratiociner davantage là-dessus. Je ne m'oppose nullement à ce que l'un de vous épouse Barbaretta, puisque sa gentillesse vous chiffonne le cœur. Mais j'exige d'avance que celui

dont elle n'aura pas voulu promette de n'en garder jamais aucune à l'autre et reste son ami.

— J'y consens, dit Zaffirini; je m'y engage très volontiers.

— Moi aussi. Si c'est toi qu'elle aime, Ercole, je me marierai à Chivasso, et je ne reviendrai à Ivree que lorsque j'aurai un enfant de ma femme, comme toi de la tienne.

— C'est convenu, reprit Fanfuglia; maintenant, encore un verre de vin, et puis je vous laisse pour rejoindre Franceschina dans la cuisine. Vous aurez à diner: potage au macaroni, riz à la milanaise, polenta, mortadelle, poulets à la marengo, comme disent les Français, ravioli, pastafrolla, sans compter les friandises du dessert: café, liqueurs et pousse-liqueurs. *Corpo di Bacco!* vous serez gens en droit de raconter à Chivasso qu'Amilcare Fanfuglia vous a fait manger magnifiquement.

Les trois verres furent vidés en cérémonie; mais avant que Fanfuglia, qui buvait plus lentement, eût posé le sien, un jeune homme, presque un adolescent, se présenta sur le seuil du magasin. Il s'approcha du comptoir, y choisit un gâteau sec dans une assiette et commença de le croquer debout, sans façon, tout en faufilant, la bouche pleine, à Barbaretta, quelques mots qui ne parvenaient point dans le salon.

— Qu'est-ce donc que ça? dit à voix basse Bertinazzi, dont les yeux plongeaient en droite ligne dans la boutique.

Fanfuglia se retourna sur sa chaise.

— Ça? répéta-t-il; bon! c'est le petit Benedetto.

Zaffirini s'était penché vers Bertinazzi, afin de suivre plus commodément la direction de son regard; car, placé non loin de la fenêtre, il ne pouvait voir aussi bien que lui.

— Benedetto, dit-il; qu'est-ce que Benedetto?

— Le fils du coutelier d'en face, Cesare Lanza, mon compère et mon ami, répondit Fanfuglia.

Et il se leva pour sortir.

— Vous l'aurez à diner avec vous.

— Peut-on fumer ici? lui demanda Bertinazzi.

— Comme il vous plaira. Entr'ouvrez seulement la croisée. Sans adieu, et à ce soir.

Sur ces mots, l'ex-vivandier repassa dans le magasin, pinça familièrement l'oreille à Benedetto, en obliquant vers le comptoir, puis se retira dans la cuisine.

— Leandro, tu as du tabac? dit Zaffirini.

— Ma foi! non; j'ai tout brûlé. Et toi?

— Ni moi non plus. Attends un peu. Je vais en chercher.

Zaffirini traversa aussitôt le magasin, mais sans se presser, salua militairement Barbaretta, pour mieux décocher un coup d'œil furtif sur Benedetto, et disparut dans la rue. Bertinazzi, au bout d'un moment, l'aperçut par la fenêtre entrer d'abord dans un bureau de tabac contigu à la maison du coutelier, puis chez le coutelier lui-même, où il avait sans doute une affaire bien plus importante à régler, car sa visite s'y prolongea pendant un quart d'heure. Quand il fut revenu dans le salon, Bertinazzi, sans desserrer les dents, enleva de quoi fumer dans le paquet de tabac que lui offrait son ami; et tous deux, ayant roulé une cigarette entre le pouce et l'index, se mirent à la fumer d'un air pensif.

Ce fut Zaffirini qui rompit le premier le silence.

— Leandro, sais-tu ce que j'ai été faire chez le coutelier d'en face, Cesare Lanza, qui doit être bientôt notre convive?

— Je le devine. Tu as été y remplacer ton couteau. Je ne t'en blâme point. C'est fort juste.

— Oh! le couteau que j'ai perdu ne valait pas grand'chose, dit avec beaucoup de calme Zaffirini; mais celui-ci...

Et il étala, la lame ouverte, son couteau neuf sur la table.

— Je ne le crois ni pire ni meilleur que le tien, Leandro; en tout cas, il n'est pas plus long: mesure.

— En effet, dit Bertinazzi, après l'avoir minutieusement



comparé avec le sien; tu as raison, Ercole, l'un et l'autre sont égaux, ils sont excellents. Eh bien ?

Son regard anxieux se reportait en même temps sur le petit Benedetto, qui continuait de causer avec Barbaretta.

— Eh ! fi ! un *bambino* ! dit Zaffirini en haussant les épaules; est-ce qu'on songe à ça ?

— Alors je ne comprends plus, dit Bertinazzi.

— Si ! si ! tu comprends parfaitement.

— Non. Parle. Explique-toi.

Augustin CHEVALIER.

(La suite au prochain numéro.)

## LE COMTE JOSEPH

(SOUVENIR DE 1789.)

### I

Dans l'un des faubourgs de la ville de Vienne, un homme d'une cinquantaine d'années marchait enveloppé dans son manteau et paraissait en proie à de sombres préoccupations et à un profond sentiment de tristesse. Il sortait de l'église Saint-Etienne. Pendant la longue station qu'il y avait faite, la neige était tombée à gros flocons et couvrait le sol. Sans en être autrement contrarié, il se dirigea lentement du côté du *bourg*; c'est ainsi qu'on appelait, à Vienne, le palais impérial.

Au détour d'une rue, il aperçut un petit garçon de douze à treize ans, qui était appuyé sur une borne et pleurait à chaudes larmes.

La gentillesse de cet enfant, sa voix entrecoupée de sanglots, lui firent une vive impression; il s'approcha aussitôt, et, prenant dans les siennes ses mains glacées par le froid, il lui demanda la cause de son chagrin.

— Tu ne sembles pas né pour le métier que tu fais, dit-il, en le voyant solliciter timidement un secours.

— Oh ! certainement non, répondit l'enfant en poussant un gros soupir, les malheurs de ma mère ont pu seuls m'y forcer.

— Et quel est donc ton père, mon pauvre enfant ?

— Mon père est un Français.

— Un Français ?... à Vienne ?... Et ta mère ?

— Ma mère est Allemande. Elle était heureuse et à l'aise, car mon père était bon ouvrier, mais les événements de France l'ont forcé de partir... Et depuis lors, ajouta l'enfant en sanglotant plus fort, ma mère est tombée malade de chagrin. Alors... nous avons manqué de pain... et, la voyant si faible et si triste, je suis sorti pour demander un secours aux passants... mais tous, jusqu'à présent, ont été indifférents à mon malheur et je n'ose plus...

— Pauvre petit ! tiens, porte cette pièce d'or à ta mère et donne-moi son adresse.

L'enfant secoua joyeusement la neige qui le couvrait et partit en courant, après avoir baisé la main de son bienfaiteur inconnu.

— Bon ! dit celui-ci ; voilà maintenant qu'il se sauve sans me donner le renseignement que je lui demande ; et, le rappelant aussitôt :

— Etourdi, fit-il, et l'adresse ?

— Oh ! pardon, dit l'enfant honteux, la joie me l'a fait oublier. Ma pauvre mère était si mal, si mal, quand je l'ai quittée, que j'étais pressé de la revoir et de lui porter ce ducat tout brillant neuf.

— Bien, mon enfant ! très-bien ! et tu dis donc qu'elle demeure...

— Au coin de la rue Impériale, près le palais Estherazy, une

vieille maison, au cinquième étage. C'est bien haut, n'est-ce pas ?

— N'importe, mon garçon ; mais écoute bien. Tu me dis que ta mère est malade ?

— Oui, mon bon monsieur.

— Qu'elle a besoin d'un médecin ?

— Oh ! oui, monsieur.

— Eh bien ! cours d'abord derrière l'église Saint-Etienne, tu demanderas l'hôtel du docteur Sternn, et tu le prieras, de la part... de la part du comte Joseph, d'aller voir ta mère aussitôt qu'il le pourra. Tu as entendu, pars.

Et l'enfant se sauva en courant.

Aussitôt qu'il fut parti, l'homme au manteau réfléchit un instant, et puis se dirigea vers la demeure qu'on venait de lui indiquer.

### II

Arrivé sur le seuil de la vieille maison, il gravit les cinq étages, lentement et avec peine, comme un homme peu habitué à de pareilles ascensions. Il frappa discrètement à la porte ; un bambin de quatre ans à peine vint lui ouvrir et l'introduisit, sans autre cérémonie, dans la chambre de sa mère.

A l'aspect de ce pauvre logis, il fut saisi de pitié : la malade, à bout de ressources, avait peu à peu vendu ses bijoux de mariée, ses meubles, et jusqu'aux objets les plus nécessaires ; on n'y voyait qu'un grabat, deux matelas à terre pour les enfants et trois chaises de paille.

Il s'approcha du lit de la malade qui le prit pour un médecin qu'elle avait fait prier de venir.

— Ma pauvre femme, quel est le mal que vous ressentez ? lui demanda-t-il avec intérêt, en la laissant dans son erreur.

— Hélas ! monsieur, répondit-elle, j'ai bien peur que la mort seule puisse m'en délivrer ; il est là surtout, ajouta-t-elle en montrant sa tête et son cœur, et cela ne se guérit pas. Oh ! mes pauvres enfants !

— Il faut prolonger au moins pour eux une vie qui leur est si précieuse ; mais je ne vois pas votre mari, où donc est-il ?

— En France, où l'ont appelé des malheurs de famille et de graves dangers à courir. Peut-être est-il déjà perdu pour moi et pour ses fils.

— Des dangers ! fit le comte en frissonnant, des dangers... en France ! et de quelle nature ?

— Hélas ! mon bon monsieur, son père, dévoué au roi Louis XVI, est mort en voulant le défendre ; mon mari aura suivi ou suivra bientôt son exemple et y trouvera la même fin. Et moi, pauvre veuve, sans ressources, sans travail, sans force pour en chercher, je mourrai ici de besoin et d'inanition... Mais, mon mari, appelé par un père, a fait son devoir, je ne puis l'accuser. Dieu aura pitié de ces pauvres innocents. Il ne vaudra certainement pas qu'une action généreuse soit si mal récompensée.

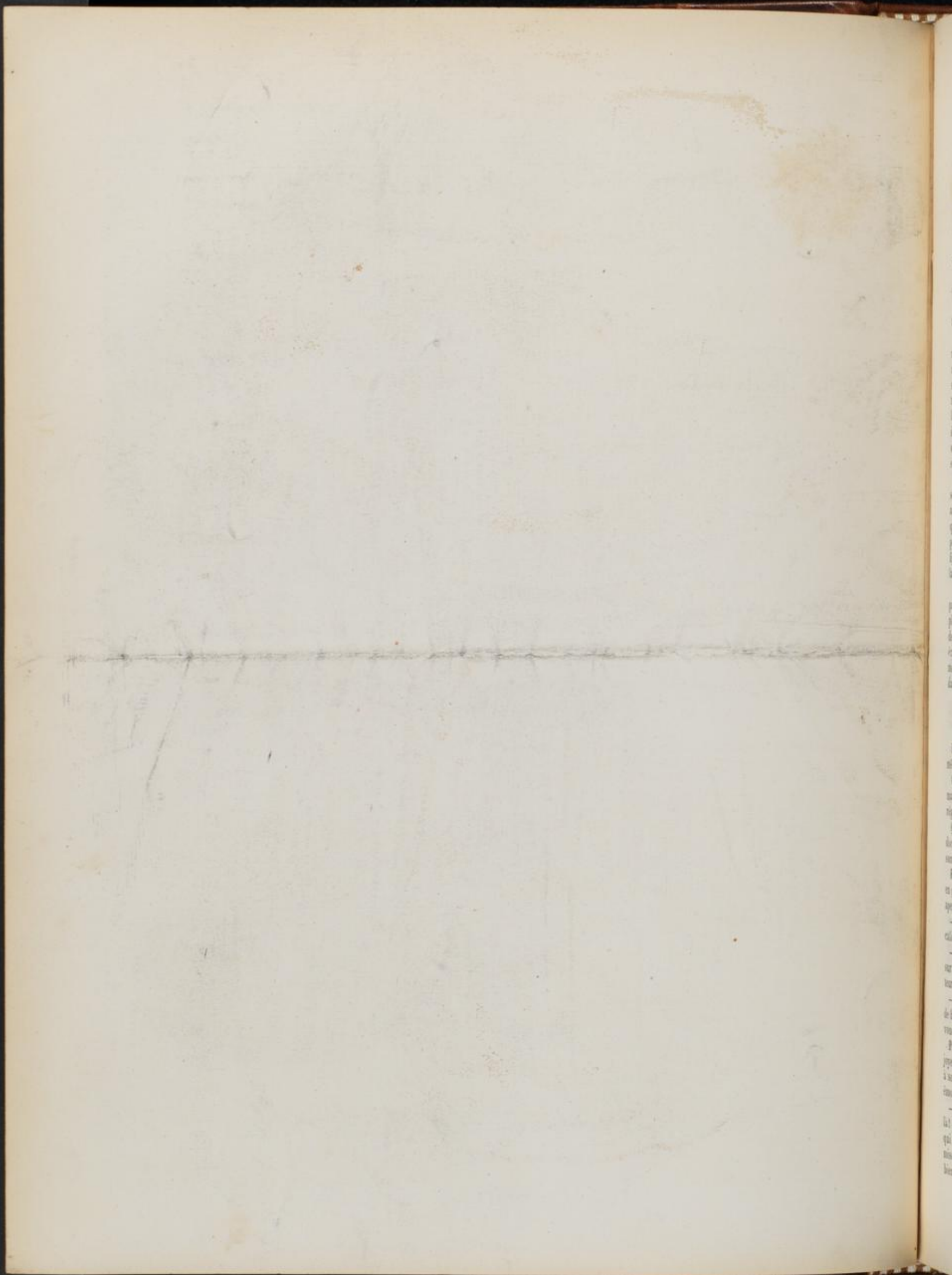
— N'en doutez pas, ma pauvre femme, dit vivement l'étranger, en se découvrant avec respect devant une si grande infortune, si noblement supportée. Mais revenons à vous : je ne suis pas médecin, comme vous le pensez, votre fils m'a rencontré... par hasard... dans la rue ; il pleurait, je l'ai consolé et lui ai indiqué la demeure d'un excellent docteur ; il va rentrer avec lui, et voici de quoi acheter les remèdes qu'il ordonnera, ajouta-t-il en posant quelques ducats dans la main décharnée de la pauvre malade. Vous voyez que Dieu vous a déjà entendue et a commencé à vous exaucer. Ayez donc confiance en lui et donnez-moi des détails sur la mort de votre beau-père et les récits que vous fait de France votre mari. Je m'y intéresse au plus haut degré.

— Monseigneur, lui-dit la malade en se soulevant avec











peine, que vous êtes charitable et que Dieu qui vous a envoyé vers moi est bon !

— Dites, dites, ma pauvre femme, donnez-moi vite les détails que je vous demande.

— Mais, monseigneur, vous avez donc aussi des parents là-bas ?

— Oui, j'y ai des parents... une sœur chérie et qui court aussi... les plus grands dangers.

En disant ces mots, il laissa tomber sur la main desséchée que la malade lui tendait une grosse larme.

— Que Dieu nous bénisse donc tous deux alors, puisque notre malheur est commun ! reprit celle-ci.

Et elle raconta en sanglotant les détails des affreuses journées des 5 et 6 octobre, la disette de Paris, les ouvriers en marche sur Versailles sous la conduite de Maillart, l'envahissement des Tuileries, la fuite de Marie-Antoinette dans l'appartement du roi... Mais lorsqu'elle fut arrivée à cette réponse de la reine à Lafayette : « Je sais le sort qui m'attend, mais mon devoir est de mourir près du roi, » elle fut interrompue par les sanglots de son visiteur qui semblait ne pouvoir plus contenir sa douleur.

Étonnée à son tour de cette émotion si grande, elle s'arrêta et se prit à considérer l'homme dont la figure noble et digne lui avait d'abord imposé, mais dont la douleur était si profonde qu'elle lui faisait oublier sa propre infortune. Elle n'osait cependant l'interroger et restait pensive, examinant tour à tour la figure de l'étranger et les pièces d'or qu'il lui avait mises dans la main...

Mais le visiteur inconnu, se levant tout à coup de la chaise de paille sur laquelle il s'était assis, prit sur la cheminée une plume et le cahier où l'ainé des enfants avait essayé de tracer des mots en allemand, en coupa une feuille, puis après y avoir écrit quelques lignes, la tendit à la malade et partit précipitamment, sans prendre congé, pour cacher les larmes qui inondaient sa mâle figure.

### III

Peu de temps après, le petit garçon rentrait et présentait en même temps à sa mère sa pièce d'or et le docteur Sternn.

Celle-ci, stupéfaite de ce qu'elle voyait depuis une heure, mais reconnaissant dans son nouvel hôte un véritable médecin, répondit à toutes les questions qu'il lui adressa.

Quand l'interrogatoire fut terminé, les pulsations comptées, le docteur réclama à son tour du papier et une plume pour écrire son ordonnance.

Fritz se mit en devoir de le satisfaire; mais, voyant son cahier en pièces, il s'emportait déjà contre son jeune frère quand il aperçut un billet sur le lit de sa mère.

— Qui donc est venu ici, dit-il, et qui a déchiré mon cahier ?

— C'est un étranger, répondit-elle; il a écrit quelques mots sur ce chiffon de papier et a recommandé qu'on le remit au docteur qui viendrait.

— C'est le monsieur que j'ai rencontré dans la rue, au milieu de la neige, et qui m'a enseigné la demeure du médecin. Oh ! je voudrais bien le revoir !

Pendant qu'il parlait avec une volubilité enfantine et un accent joyeux, le docteur ouvrait le billet qui était en effet à son adresse; à son tour, son œil s'illumina et son accent trahit une vive émotion.

— Oh ! mon bon souverain, s'écria-t-il, je vous reconnais bien là ! Madame, cet hôte que vous avez reçu, ce généreux inconnu qui est venu vous visiter dans votre mansarde et soulager votre misère, c'est Joseph II, c'est l'empereur d'Autriche, c'est le bienfaiteur du peuple d'Allemagne...

— Et cette sœur dont le sort lui arrachait des larmes ?

— C'est Marie-Antoinette, c'est la reine de France !

Le billet écrit par l'Empereur contenait le don d'une pension de deux mille florins sur sa cassette et demandait à la pauvre femme de joindre aux vœux qu'elle faisait pour son mari des prières pour une sœur chérie, dont la vie aussi était en grand danger...

Une année plus tard, l'empereur Joseph s'éteignait au palais de Schönbrunn.

Une grande douleur peut être mortelle, hélas ! même sur le trône !

H. ROUX-FERRAND.

### Description des gravures dans le texte.

DG. N° 609.

#### COSTUMES ET CONFECTIONS DE PRINTEMPS.

1. Costume *Arabella* en faille noire. — Jupou à courte traîne, garni au milieu derrière d'un volant plissé à larges plis. — Tablier à la Juive, encadré de lisérés en faille crème et d'une dentelle crème, serré derrière au-dessus du volant par un nœud de faille. Des pointes de faille, lisérées de crème, sont fixées au bas des côtés du tablier. — Corsage *Madame l'Archiduc*, à basques longues devant, courtes derrière, garnies comme le tablier; deux étages de coques en faille noire, placées sous la basque derrière, rappellent la disposition du jupon. Les manches, fendues sur le dessus, sont ornées de lisérés et de dentelle crème avec coques de faille dépassant. — Lingerie en organdi et dentelle crème ruchée.

2. Costume en faille marron et cachemire havane. — Jupou de faille, à traîne unie, garni devant de plissés de faille et de volants de cachemire posés pied contre pied. — Tunique de cachemire entourée d'un biais de faille, montée à la ceinture à partir des côtés seulement, avec pli quadruple derrière. Un large ruban de faille assortie part de chaque côté pour soulever la tunique en pouff et former un nœud. — Vêtement en cachemire, genre peplum, plus court derrière que devant et s'allongeant en pointes sur les côtés. Le dos est rayé de biais en faille avec nœuds dans le bas; les bords du vêtement sont garnis de même. Col plissé en faille et nœuds de ruban à l'angle des pointes. Manches de faille ouvertes sur la couture de dessus par un dentelé qui repose sur des volants de cachemire; nœuds de faille sur les dents. — Chapeau en velours épinglé crème, à passe enlevée et fond mou formant bavolet. Coquillé de dentelle sur le sommet, et demi-guirlande de roses, à feuillage sombre, contourant le fond pour se terminer derrière.

3. Mantille *Rachel* en sicilienne noire. — Sa forme devant est celle d'un mantelet, et derrière celle d'une pèlerine ouverte en cœur dans le haut. Ici vient s'ajouter en biais un châle dont une des extrémités est fixée à l'épaule par un macaron en passementerie et des glands; l'autre extrémité est drapée au bas de la pèlerine, et la pointe du milieu tombe naturellement en dépassant le vêtement. De doubles biais de faille et de belles franges de cordonnet entourent tous les bords de la mantille. — Chapeau rond, en feutre blanc, bordé de velours noir. Plume blanche fixée par une boucle noire, et catogan de coques de velours placé derrière.

4. La *Belle-Poule*, confection en cachemire noir, consiste en trois écharpes garnies de velours noir, réunies ensemble sous les velours à l'exception du milieu derrière. Ici on fait un pli en dessus à chaque velours, ce qui donne vaguement l'aspect de trois petits capuchons. Par cette disposition, l'ensemble du vêtement présente l'aspect d'un burnous derrière et d'une pèlerine devant. — Chapeau de feutre crème, à fond mou en faille bleu marine. Nœud alsacien dans le haut et catogan de ruban noué dans le bas. Clochettes crème, à cœur noir, tombant sur le côté.

5. La *Charmeuse*, vêtement de sicilienne noire. — Sorte de mantelet à dos un peu pointu du milieu, duquel partent deux pans de cachemire, qui viennent se réunir au bas des devants sous un nœud de faille. Un col plissé, en faille, ferme le haut de la *Charmeuse*; au-dessous du col, les devants sont échancrés et ouverts, puis resserrés à la taille, où ils s'agrafent avec un nœud. Petits rouleautés de faille et franges à grille sur tous les bords du vêtement. — Chapeau de velours épinglé bleu turquoise; passe enlevée et fond mou faisant bavolet. Bandeau de faille crème et roses thé. Guirlande de mêmes fleurs, à feuillage brun, formant demi-cercle autour du fond et fluaissant sur le bavolet.

6. Costume dit *l'Etrangère*, en cachemire crème et faille prune. — Jupou à traîne, garni devant de plis remontants, encadrés de biais en faille terminés de même avec franges nouées assorties. Par derrière, le jupon



est orné de volants plissés, à tête formée d'un biais. Deux écharpes en faille, l'une partant du côté de la ceinture, l'autre du milieu devant, entourent le haut du jupon, qu'elles soulèvent derrière en pouff, et se nouent sur le côté. Le bas de ces écharpes est terminé par une frange. — Corsage cuirasse uni et long devant, formé de plis faits en biais et pris dans les coutures du milieu et des côtés. Biais en faille encadrant le dos et suivant le bord inférieur des devants; franges tout autour. Doubles manches de faille et de cachemire: la première, froncée et presque courte, est entourée de franges avec nœud sur le dessus; la seconde est ornée de plis dans le bas. — Chapeau de feutre crème, entouré dessus d'une écharpe de gaze prune, formant longue crête de coq derrière. Plume bleue sur le sommet et bandeau en gaze prune coquillée.

#### Description de la figurine L. n° 76.

Annexe de l'édition n° 3.

**TOILETTE DE COURSES.** — Costume de jolie fantaisie soyeuse, rayée écar et saumon, avec mélange de faille saumon. — Jupon princesse devant, c'est-à-dire très-plat; le devant est garni d'un volant couléssé, surmonté d'une frange à très-haute grille postillon. Gentille poche sur le côté, formée en soufflet, avec galerie couléssée dans le bas. Le haut du jupon derrière est en faille et bouffant, avec volant froncé retombant sur la traîne; celle-ci, très-drapée, est ajoutée sous le volant; le bas est garni d'un volant plat en faille. Deux galeries couléssées, avec volant liséré de faille, encadrent toute cette partie du jupon, qui se détache ainsi beaucoup mieux. — Cuirasse avec plastron de faille se prolongeant dans le haut du dos sous forme de pointe; cette disposition se répète en plus petit au bas du dos avec un petit volant sur le bord. Les manches, en faille, sont terminées par un cornet tout couléssé. — Lingerie en batistie et valenciennes. — Chapeau rond en feutre blanc, entouré d'un ruban assorti à la toilette, drapé et fixé derrière par une boucle en argent. Plume ombrée tournant dessus.

### REVUE DES MAGASINS

On est toujours disposé à recommander qui le mérite, parce qu'on est assuré de n'en avoir aucun désagrément. Telle est notre situation à l'égard de Mme DALTROPHE-VORMUS, dont nous avons déjà eu bien des fois l'occasion de louer le gracieux talent.

Mme Daltrophe-Vormus se met parfaitement à la portée de ses clientes, et sa discrétion est assez grande pour qu'on ne doive pas hésiter à s'adresser à elle. Jamais on ne lui reprochera de lancer les femmes dans des dépenses excessives; en un mot, il est facile de parler économie avec elle: ses conseils ont été plus d'une fois fort appréciés en ce sens.

En visitant ses salons (rue Vivienne, 14), nous avons aperçu une foule de jolis modèles, soit en toilettes, soit en confections. Citons, entre autres, une robe de faille noire: — Jupon à traîne plissé, avec deux tabliers tout galonnés d'acier, drapés et fixés derrière par des traverses galonnées. Poche et auimonière garnies de même et retenues à la taille par des galons. Cuirasse rayée devant et derrière par des galons semblables.

Parmi de ravissants costumes de jeunes filles, nous avons remarqué celui-ci: — Robe princesse en cachemire blanc crème, avec traîne éventail prise en plis nombreux au-dessous de la taille, au milieu du dos, sous un nœud de faille bleu tendre; un autre nœud pareil resserre tant soit peu le bas de la traîne.

— Qu'obtient-on généralement avec les corsets de pacotille qui se vendent un peu partout? Une étoffe très-ordinaire, une coupe sans grâce et qui convient à tout le monde; enfin, au lieu de baleines, des baguettes de jonc, qui, sous prétexte de redresser votre taille, vous meurtrissent les chairs! Il est vrai que ces corsets, d'apparence élégante, coûtent fort bon marché et durent... l'espace de quelques soirées.

Combien il est préférable de mettre le prix à un objet aussi utile que l'est un corset! On y gagne au double point de vue de la solidité et de l'élégance. La *Ceinture Régente* de Mmes DE VERTUS sœurs, pour sa part, n'a jamais dérogé; c'est un corset aristocratique, le dernier mot du perfectionnement dans cet art, qui embrasse à la fois l'art de la statuaire et celui de la couture. Que de jolies tailles lui doivent tous leurs succès!

De toutes les beautés les plus appréciées chez la femme, il faut compter en première ligne la grâce et la désinvolture de la taille; on s'habitue facilement à un joli visage, tandis qu'une taille gracieuse plaît chaque jour davantage.

Mais nous nous arrêtons, car c'est parler dans le désert que de prêcher des convertis. Nos lectrices sont toutes de notre avis et comptent certainement au nombre des habituées de la maison de Mmes de Vertus sœurs (rue Auber, 12).

— Nous avons tenu à visiter successivement les différents dépôts de la machine *Wheeler et Wilson*, dont M. SEELING est le seul détenteur à Paris. On sait que ces dépôts sont situés: boulevard Sébastopol, 70; rue Neuve-des-Petits-Champs, 97; et boulevard Bonne-Nouvelle, 37.

C'est pour nous un véritable plaisir que de voir fonctionner cette machine exceptionnelle dont nous avons pu apprécier le mécanisme admirable. Le système qui lui est particulier est d'une perfection et d'une solidité telles, que cela a valu à ses propriétaires la seule médaille d'or qui ait été décernée aux machines à coudre par le Jury de l'Exposition universelle de Paris en 1857.

Avec la machine *Wheeler et Wilson*, on exécute tous les travaux imaginables, depuis les articles de lingerie les plus délicats jusqu'aux objets de couture pour costume de femme ou d'homme et pour l'ameublement. En vertu de ses rares qualités, elle est considérée comme la meilleure machine à coudre de famille qui existe.

Nous ne saurions trop insister sur ce point auprès de nos lectrices, de celles surtout qui ne possèdent pas de machine à coudre; nous ajouterons que l'on garantit la machine *Wheeler et Wilson* pendant cinq ans, ce qui mérite bien d'être pris en sérieuse considération.

« Un malheur arrive si vite! » Le proverbe a surtout raison lorsqu'il s'agit des étoffes, qui coûtent si cher et qu'une simple tache peut perdre à tout jamais.

Il est certes bien des procédés employés pour réparer le mal: mais aucun, jusqu'à présent, n'était arrivé à un résultat complet. Beaucoup dissimulent la tache, mais elle revient au bout de quelque temps avec une ténacité désespérante; sans compter que ces procédés affectent toujours plus ou moins l'odorat.

La *Dispotine*, au contraire, enlève les taches les plus invétérées, que ces taches proviennent de graisse, de peinture, de transpiration, des cheveux, des doigts, — qu'elles se produisent sur la soie, la laine, le velours, les étoffes d'ameublement, les gants, les rubans ou le papier. Les lainages blancs, nettoyés par la *Dispotine*, acquièrent un éclat qu'ils ne possédaient pas en sortant des fabriques.

Enfin, la *Dispotine* ne laisse après elle aucune mauvaise odeur. (En vente à la *Pharmacie générale*, 13, rue du 4 Septembre.)

### SPÉCIALITÉS

Vent, grêle, giboulées ou soleil âcre de mars, voilà les plus pernicieux ennemis de la beauté. La peau devient rugueuse et se couvre de rougeurs, les lèvres se fendillent: c'est une vraie désolation! Mais le *Rowland's Kalydor* est là, fort heureusement, pour prévenir ou atténuer le mal.

Cette excellente composition, qui tire son essence de substances végétales, guérit toute irritation de la peau, qu'elle raffermisse; en même temps, celle-ci acquiert une fraîcheur et un velouté remarquables.

Le *Rowland's Kalydor* doit être journellement appliqué au visage, au cou, aux bras, aux mains, parties plus ou moins exposées à l'air: c'est le plus sûr moyen d'entretenir la beauté et de donner au teint un éclat juvénile et enchanteur.

On trouve le *Rowland's Kalydor* chez tous les parfumeurs et les pharmaciens de France; et à Paris chez: Guerlain, rue de la Paix, 15; Roberts place Vendôme, 23; Slogg, rue Castiglione, 2.

M. D'A.

### SOMMAIRE DU 4<sup>e</sup> N° DE MARS 1876.

**TEXTE.** — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary D'AUBERVILLE. — Chronique mondaine, par BACHAUMONT. — Toilettes de carême, par L. S. — Une fille des Muses, par M. Théodore DE BANVILLE. — Théâtres, par HOP-FROG. — *La Mourre*, nouvelle, par M. Augustin CHEVALIER. — *Le comte Joseph*, souvenir de 1789, par M. H. ROUX-FERRAND. — Les Paroles d'or. — Descriptions des gravures. — Revue des magasins.

**ANNEXES.** — Gravure n° 1308 C., dessin de M. Jules DAVID: toilettes de villégiature. — Figurine L. n° 76 (annexe spéciale à l'édition n° 3): toilette de courses.

Dans le texte: P. n° 305, dessin de M. E. PRÉVAL: toilette d'appartement. — G. n° 613, dessin de M. E. THIRION: modes et lingerie. — DG. n° 609, dessin de M. E. PRÉVAL: costumes et confections de printemps.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.